

## Catherine Safonoff, l'art du dévoilement



**Journal** » «On écrit pour se relier aux autres, mais dans la solitude, à distance.» Tout l'art de Catherine Safonoff semble tenir dans cette seule phrase. Fier paradoxe de cette écriture à la fois souterraine et lumineuse; introspection dépliée vers l'extérieur, qui ne devient quête de soi qu'à force d'éprouver son rapport à l'autre.

En huit romans et deux recueils de nouvelles, la Genevoise a déployé une œuvre d'une rare singularité, honorée de plusieurs prix et remarquée pour sa sincérité, sa mélancolie heureuse, sa précision psychologique. Après *Le Mineur* et *le Canari*, lauréat d'un Prix suisse de littérature en 2012, on retrouve cette voix originale dans *La distance de fuite*.

Soit l'espace à maintenir autour de soi s'il fallait ne devoir sa survie qu'à sa vitesse de course, explique l'auteure. Espace qu'il s'agit ici d'explorer, d'appréhender par la littérature. Voici donc ce faux journal où sont recensées quatre saisons d'une existence que l'on devine à travers les voiles mouvants de l'écriture. Au fil de

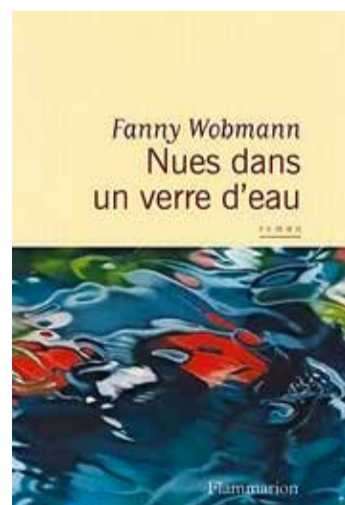
ces paragraphes apparaissent les proches de la narratrice, fréquentations dissimulées derrière l'initiale de leur prénom – le docteur Ursus de l'ouvrage précédent est devenu Monsieur Z., analyste chez qui elle multiplie les séances. Des identités flottantes, évanescences: son ex-mari, ses deux filles, un amour grec, puis diverses personnes croisées dans la rue avec qui elle tente de maintenir la juste distance, celle qui permet le lien en évitant l'enlèvement.

**Oui, la fiction** semble être devenue à Catherine Safonoff une impossible imposture – alors c'est la lente chorégraphie du quotidien qu'elle met en scène. On la voit s'émerveiller d'instants minuscules, vaquer sur son «chemin personnel» en quête de miroirs, partager une clope avec des détenus ou recevoir le Grand Prix Ramuz.

Puis encore s'entretenir avec une «jeune critique littéraire», personnage qu'il est plutôt aisé de reconnaître puisqu'Anne Pitteloud accompagne cette parution d'une étude sensible et approfondie. Courageuse plongée dans les textes de Safonoff, cette matière rétive à toute catégorisation dont la «jeune critique littéraire» au *Courrier* parvient à restituer toute la cohérence. Au fil de l'analyse, ce «mélange étonnant entre vécu et reconstruction du réel» apparaît comme un tout organique, tendu par un réseau mystérieux d'indices biographiques. D'œuvre en œuvre, leur dévoilement tient du grand art. » **THIERRY RABOUD**

► Catherine Safonoff, *La distance de fuite*, Ed. Zoé, 329 pp., 18 €. ► Anne Pitteloud, *Catherine Safonoff, reinventer l'île*, Ed. Zoé, 232 pp., 18 €.

## Transmission orale



**Roman** » Aux bords de la vie, deux femmes se retrouvent quotidiennement dans une chambre d'hôpital. Elles veillent l'une sur l'autre, alors qu'elles s'apprennent à franchir chacune un cap sans retour. La plus jeune, Laura, est enceinte. Tandis que sa grand-mère – Grand-Maman, comme la nomme tendrement sa petite-fille – est allitée, avec la mort pour horizon. En moins de 160 pages, Fanny Wobmann – membre du collectif AJAR, l'Association de jeunes auteurs romands – prouve avec grand talent qu'il n'est nul besoin d'intrigue toute de complexité ou pleine de suspense pour signer un excellent roman.

*Nues dans un verre d'eau* est porté sans faillir par une écriture

concise, des chapitres courts au cœur desquels chaque mot s'épanouit, resplendissant de son sens. Née en 1984 à La Chaux-de-Fonds où se déroule en partie son roman, Fanny Wobmann éblouit par son art de l'observation. Tantôt clinique lorsqu'elle décrit l'amant anglais de Laura (et géniteur de son enfant), amateur de naturisme dont le corps qui ne donne pas envie. Tantôt poétique lorsqu'elle raconte les derniers instants de sa grand-mère. «Ton infirmier préféré [...] met de l'ordre sur ta table de nuit. Il n'y a presque rien à ranger, une petite tache d'eau sous le verre. Un petit reflet dans la cuillère. Les livres, toujours les mêmes, dans le tiroir fermé. Les médicaments dans le petit gobélet. La ceinture de ton peignoir tombée, entortillée, sous ton lit.»

Porté par Laura, qui endosse le rôle de narratrice, le chant qu'elle entame avec son aînée résonne longtemps encore après la lecture des ultimes mots. Cette mélodie, qui s'appuie sur la transmission et l'entraide permettant de progresser vers l'inevitable destinée, est à l'image de ces femmes, pleines de neige et des sapsins du Jura, d'embruns et de vent, d'apparente fragilité mais en fait de force absolue. » **AURÉLIE LEBREAU**

► Fanny Wobmann, *Nues dans un verre d'eau*, Ed. Flammarion, 159 pp., 18 €.

Laurence Boissier est lauréate d'un Prix suisse de littérature. Elle est la seule à s'en étonner

# L'HEUREUSE IMPOSTURE



Ce n'est pas dans son exil de la campagne genevoise que l'auteure a écrit son drôle d'*Inventaire des lieux*, mais bien dans les bistrotts. Corinne Stoll/OFC



semble la poursuivre depuis qu'elle tente de s'y inscrire. D'où une trajectoire qui tient de l'indécise circonvolution plus que de la ligne droite. Elle le sait, en rit volontiers. «Si je vous raconte tout mon parcours, les gens vont croire que je suis dingue!» s'excuse-t-elle par avance. Pourtant, il va bien falloir en dire un peu plus, car la biographie fournie

par son éditeur accumule les qualificatifs: «artiste, auteure, architecte d'intérieur, traductrice». C'est incomplet et tout n'est pas vrai, mais rien n'est vraiment faux. Reprenons.

### Intérieurs à décorer

Après avoir grandi au bout du lac, cette Genevoise décide d'y rester pour étudier l'architecture

d'intérieur aux Arts Déco. Elle obtient son diplôme, mais sans trop y croire. «Peu de projets réussis, bilan mitigé...» Alors quand elle tombe sur une annonce du CICR, elle envoie sa postulation. A son grand étonnement la voilà choisie comme déléguée, envoyée à la rencontre de prisonniers à Belgrade, en plein conflit serbo-croate, puis en

Afrique du Sud. Deux ans à documenter leurs conditions de détention, sans grande conviction sinon celle qu'elle mettra dans la rédaction du rapport final. «C'est ça qui m'a plu! Pour le reste, j'étais trop jeune, j'avais vraiment l'impression d'être à contre-emploi», se souvient-elle.

Lorsqu'elle fait son retour à Genève, la crise immobilière lui

Jusqu'à cette ravageuse crise de la quarantaine, dernière occasion d'éprouver ses vieux rêves: c'est aux Beaux-Arts qu'elle s'inscrit. Elle qui s'était toujours imaginée en peintre aimait à confondre son habile coup de crayon avec les prémices d'une vocation. Mais dès les premiers cours, un monde nouveau se découvre, l'ébranle. «Je n'avais pas saisi que l'art c'était aussi de la philosophie, de la réflexion, un regard sur notre temps. Je ne connaissais rien à la création contemporaine... Les professeurs ne comprenaient pas vraiment ce que je faisais là, moi non plus.» Et cet enseignant qui l'invite à tout jeter, sauf les titres de ses tableaux. Un rudement nécessaire. Cette mère de deux jeunes enfants comprend alors que ces circonvolutions n'étaient pas vaines, étirées autour d'un même axe: l'écriture.

**Cocasserie du réel**  
La voilà donc artiste du mot, créant de petits textes qu'elle déclame en performances où sa voix menue devient flux, tendu par l'espoir d'une communion. Un moment rare, qu'elle ne cesse de quêter sur scène, désormais active au sein du collectif Bern ist überall. Si l'écriture est son langage, la parole est son attribut. Ecrire, pour Laurence Boissier, c'est espérer lire plutôt que chercher à être lue.

### BIO EXPRESS

**1965**  
Naissance à Genève.

**2007**  
Entre à la Haute Ecole d'art et de design.

**2009**  
Reçoit une bourse Nouvel auteur de la ville et du canton de Genève, ainsi que le Prix Studer/Ganz.

**2011**  
Publie son premier livre, *Cahier des charges*. Entre dans le collectif Bern ist überall.

**2017**  
Prix suisse de littérature pour *Inventaire des lieux*, qui paraît dans une réédition augmentée.

Alors ce Prix suisse de littérature, une surprise pour cette jeune femme de lettres? «Un grand étonnement! Honnêtement, *Inventaire des lieux* est un chouette bouquin mais je ne le trouve pas très abouti. Alors forcément, je me sens un peu *fake*, illégitime. Comme si j'étais dans l'imposture. Peut-être que je n'ai pas encore trouvé ma voie, que ma vocation c'est la céramique ou la confection de bougies. Comment peut-on être sûre? Vous êtes sûr, vous, de votre statut de journaliste? Non, évidemment.

Mais dans son cas, il suffit de la lire pour la contredire. Son art est assez lapidaire pour faire de chaque mot une précieuse pierre de touche, assez éloquent pour faire de chaque parole une saillie. Une imposture heureuse, donc.

Et cette méprise: elle n'a jamais été traductrice. Mais la confusion est légitime, tant cette auteure semble habile à traduire le réel dans toute sa cocasserie. Quant à son statut d'écrivaine reconnue, aussi soudain qu'inattendu, il crée des attentes dont elle dit mal s'accommoder. Alors elle se rassure comme elle peut: «Il paraît qu'on met 20 ans pour apprendre à écrire. J'en suis à la moitié, on peut se revoir dans dix ans si vous voulez!» Rendez-vous est pris. »

► Dans le cadre de la tournée des lauréats du Prix suisse de littérature, l'auteure donnera une lecture à la BCU de Fribourg le 16 mai prochain (19h).

► Laurence Boissier, *Inventaire des lieux* (2<sup>e</sup> édition augmentée), Ed. art & fiction, 144 pp., 18 €.

## Landry, les exigences du cirque

**Réédition** » Deux initiales malheureuses, C.-F. et dès lors, cette étiquette qui lui collera aux basques d'avoir imité l'autre, l'aîné, le grand modèle romand de l'époque, C.-F. Ramuz. Charles-François Landry (1909-1973), une pâle copie du grand Charles-Ferdinand? Certes non! Si tous deux aiment à décrire les rapports entre la terre et l'homme et offrent une parenté de style qui tient plus à l'époque qu'à l'imitation, le talent singulier de Landry se révèle aussi bien dans ses pièces radiophoniques que ses multiples romans, romans que Bernard Campiche réédite en format poche depuis plusieurs années.

Nouvelle parution fort intéressante, intrigante aussi, *Tamyre* ou les exigences de l'amour, dont l'édition originale a paru chez Flammarion en 1954. Bien



que s'inscrivent dans la veine des autres récits de l'auteur par certains de ses thèmes (le couple, la jalousie, la solitude), ce der-

nier s'en distingue cependant par le monde pittoresque et attachant qu'il nous fait partager, celui du cirque et de sa «vie tournante» et précaire, de la passion que ses artistes, tel l'émuvant trapéziste Sixte, peuvent éprouver pour leur art, à l'égal du romancier pour l'écriture.

Autre élément inédit de ce voyage initiatique, la quête de l'amour qu'entreprend Tamyre, jeune fille farouchement indépendante, féministe avant l'heure, au gré des villes de France traversées. Avec ce tabou qu'ose affronter l'auteur vaudois, celui des relations père-fille d'où peut parfois surgir, du plus profond de l'amour et de la tendresse, le désir interdit. » **ANNE MOOSER**

► Charles-François Landry, *Tamyre ou les exigences de l'amour*, Ed. Bernard Campiche, coll. CamPêche, 341 pp., 18 €.

## Audace des mots à l'écoute

**Expérimental** » La musique, souvent, se suffit à elle-même: c'est ce qui la rend belle. Dès lors, tenter de l'approcher par d'autres moyens d'expression est un exercice périlleux. Spécialiste de la modernité musicale, l'écrivain fribourgeois Jean-Noël von der Weid s'était déjà magistralement illustré dans *Le Flux* et *le fixe*, qui explorait les rapports entre musique et peinture. Le voici qui réitère l'audace, se piquant cette fois de mots pour dire, redire, prolonger une série d'œuvres méconnues, de Pérotin à John Cage.



Chaque pièce y est appréhendée par une évocation ressortissant au poème, à la prose poétique ou à la pure expérimentation. Transposant dans le champ littéraire le «sentiment sans modèle» qui naît de ces architectures sonores, le musicographe suggère l'inexprimable – un tour de force, s'agissant des identités évanescences de Schumann ou du pointillisme magistral de Webern. Une vraie réussite. » **THIERRY RABOUD**

► Jean-Noël von der Weid, *Papiers sonores*, Ed. Aedam Musicae, 175 pp., 18 €.

## Grandit-on vraiment?

**Nouvelles** » Tel un récit qui se mord la queue, *Hermine blanche* de Noëlle Revaz s'ouvre et se referme sur le monde de l'enfance. Le début du livre a des accents walsériens: un pensionnat, des maîtres fantomatiques et des gosses livrés à eux-mêmes. *L'Institut Benjamin* n'est pas loin. La fin est plus aérée, avec ce petit garçon anglois qui, grâce à sa grand-mère, se débâte du poids de ses inquiétudes, s'envolant vers un monde irréel qui n'est pas sans rappeler celui de Peter Pan.

Entre les deux, il y a une «Hermine Blanche» qui donne son titre à ce recueil de nouvelles de l'écrivaine valaisanne. Hermine n'a rien à envier à Alice, celle du pays des merveilles. Elle aussi est étrange, avec son esprit toujours en train «de gambader, folâtrer, fouiner dans les trous,



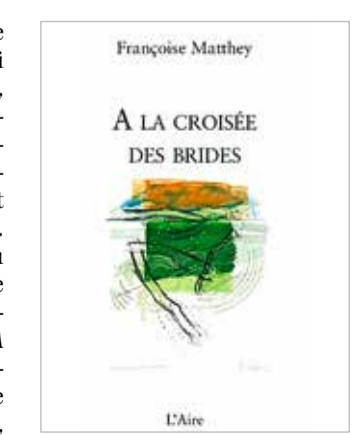
sommes n'ont jamais vraiment grandi.

«D'être grand, ça amène que des problèmes.» Alors va pour les rêves. Mais si certains personnages s'y réfugient, d'autres restent victimes de leurs obsessions. Il y a un chauffeur de bus neurasthénique qui s'acharne sur un passager inoffensif; il y a des féministes qui se trompent de combat, fulminant contre des machos imaginaires. Et il y a le regard perçant de Revaz qui traverse la chair humaine, ce même regard qu'on lui a connu dans son excellent roman *Efina*. Ses nouvelles ici (29 au total, dont certaines déjà parues en revue) ne sont pas toutes de qualité égale. Mais on les lit avec curiosité. » **GHANIA ADAMO**

► Noëlle Revaz, *Hermine Blanche et autres nouvelles*, Ed. Gallimard, 273 pp., 18 €.

## Des congères aux embruns

**Poésie** » Les poèmes de Françoise Matthey sont d'abord un lieu. Ici un paysage ouvert aux cavalcades, là une île prometteuse. Deux espaces que la poète suisse vaudoise installée au cœur des Franches-Montagnes investit de mots patients, art du peu où se concentre l'essentiel. On croit deviner le haut-plateau jurassien dans cet hiver de «congères cabrées de hauts mugissements» évoqué dans le recueil *A la croisée des brides*. Un titre qui suggère l'apparition fugace de cette jument apprivoisée de murmures,



puis de cette fillette chevauchant à son tour jusqu'à congédier «les étriers familiers de l'enfance». Un verbe d'épure, tenté par le «je» et traversé de brisures rythmiques que l'on retrouve dans ce deuxième ouvrage. *Avec la connivence des embruns*. La mer et ses ressacs perpétuels, ici, laissent dans la langue «des traces désorientant un chemin». On l'emprunte, désorienté mais réjoui de sa beauté. » **THIERRY RABOUD**

► Françoise Matthey, *A la croisée des brides*, Ed. de l'Aire, 49 pp., Avec la connivence des embruns, Ed. Empreintes, 81 pp., 18 €.